

La semaine écossaise

Nitrus



Nitrus

La Semaine écossaise

Thriller

© Nitrus, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3072-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jeudi 12 juin, 22H43

Salut l'ami, comment va ? Oui, oui, je sais, tu ne peux pas me répondre, et en plus on ne se connaît pas (tu existes sûrement dans un futur où je n'existe plus, quelqu'un aura récupéré ce contenu dans un cloud quelconque). Mais bon, si je me remets à écrire ici, c'est que pour une fois il s'est passé un truc inhabituel. J'ai reçu hier soir un coup de téléphone vraiment étrange. Cela s'est passé au beau milieu de la nuit. Il faut savoir que ma petite chambre est constamment baignée de la lumière orange des lampadaires de la rue. Ils ont installé des éclairages électriques 24 heures sur 24 un peu partout dans le quartier. Ils ont fait cela car ils ont constaté que cela faisait plonger les chiffres des agressions nocturnes. Donc bien sûr, c'est une bonne idée en soi, qui a d'ailleurs été renforcée par une autre bonne idée (décidément ILS sont bons) : diffuser de la musique classique, également en continu, dans toutes les rues. Il paraît que Chopin et Rachmaninov sont les compositeurs ayant les performances les plus efficaces pour faire tomber la tension sociale. Tout cela irait très bien si mes persiennes électriques n'étaient pas tombées en rade le mois dernier. Et si le Fonds *Tiepolo*, propriétaire de l'immeuble et seul habilité à déclencher des travaux, avaient su se sortir les doigts du nez. Résultat, la nuit, c'est un peu Versailles dans ma chambre. Mais bon, ça reste une chambre à part, dans un appartement non partagé, dans un quartier plutôt moderne. Et je ne suis pas peu fier d'avoir emménagé dans ce quartier, alors que je n'ai même pas trente ans. Tout s'est finalement enchaîné avec une relative facilité depuis que j'ai quitté Aix et notre appartement dans le Bloc Social. J'ai intégré l'ESSEC comme boursier, j'ai directement démarré des stages et contrats courts au Bon Marché (merci Thiago, mon petit frère), et je suis devenu manager. Dès ma nomination, j'ai pu quitter la *Zone précaire*, bien peu ragoutante je dois dire (en fait c'est pire que le Bloc Social), et m'installer ici.

J'étais profondément endormi lorsque le téléphone a sonné. J'avais pris quelques gélules de Nuitador, ça ne mange pas de pain. Il était deux heures trente précisément. Je le sais parce que mon réveil électronique projette l'heure en rouge sur le plafond, comme un compte à rebours avant une explosion. Il faut croire que l'orange des lampadaires ne suffit pas à me pourrir mes nuits.

— Dario ?...

— Mmmhh

— « Dario ? ! ! .. »

— Mmmh oui ?

— Dario, c'est toi ?

J'ai eu du mal à retrouver mes esprits. J'avais l'impression que cette voix provenait de l'intérieur de mon rêve. Un rêve délicieux car en général le Nuitador sait gommer les frustrations. Il donne aux rêves des allures d'épopées. J'étais donc quelque part dans une fête pour happy few – dans un hôtel de montagne je crois ! – lorsque la sonnerie a retenti. Je suis tombé de mon piédestal, et presque du lit par la même occasion. Il ne s'agissait pas de n'importe quelle sonnerie. Mais du bruit haïssable entre tous : le tintamarre de cliquetis de graviers qui signale l'appel d'un correspondant inconnu de mon carnet d'adresse. Or de nos jours, nul n'a le droit de vous joindre s'il n'a été reconnu au préalable comme faisant partie de votre réseau. Toute violation de cette règle déclenche l'alarme et vaut poursuite. Le bruit horrible de graviers lance automatiquement, paraît-il, un enregistrement au commissariat central. Mais bon, le commissariat central, je crois surtout que c'est un mythe.

J'ai ouvert les yeux et la première chose que j'ai vue, c'est le plancher de ma chambre. Le vinyle au sol donnait une impression de bois naturel. Régulières, les rayures filaient jusqu'au mur laqué de blanc. Je me suis alors rendu compte que j'avais la tête à la place des pieds, et les pieds sur l'oreiller. J'ai dû dire « oui » à haute et intelligible voix, même si j'étais encore à distance du combiné. Une voix rauque s'est mise à remplir la pièce. Elle répétait mon nom : « Dario ? » « Dario ? ». Mon esprit peinait à s'extraire du brouillard dans lequel il était encore plongé quelques secondes auparavant. Je me suis relevé un peu, en m'appuyant sur le coussin, et je me suis vu en reflet sur le mur laqué. J'avais sans doute abusé en prenant trop de gélules. J'ai beaucoup de mal à m'endormir en ce moment. Il fait une chaleur excessive sur la ville et les trois ventilateurs de l'appartement, dont deux déglingués, ne parviennent pas atténuer la moiteur de l'air. Mais mes nuits en gruyère sont également dues à l'atmosphère qui règne au travail. Même si j'ai franchi les haies facilement depuis mon arrivée au magasin, je reste (comme à peu près tout le monde, top management inclus) tétanisé par la crainte de perdre mon job. Chez moi, cette crainte s'est installée dès l'école, dès mon premier stage, un poste de vacataire au service des impôts. Entre nous, il faut quand même être bien baré pour penser que l'on peut se faire virer d'un stage aux impôts. Si on a peur, c'est que l'on connaît les conséquences, immédiates, d'un licenciement. Et crois-moi, quand on en est sorti, personne n'a envie de

retourner traîner ses guêtres en *Zone précaire*. Or depuis quelque temps, ce n'est plus la lune de miel entre Laurence Bongrain, la patronne du sous-sol et moi. Au vrai sens du terme puisque nous ne couchons plus ensemble. Elle sait que j'aime ailleurs. Elle est toujours aussi belle pourtant Laurence Bongrain. Elle est toujours petite, la chevelure blonde coupée au bol, et les formes aussi généreuses que lors de notre première rencontre lors de mon embauche. Mais lorsqu'elle passe près de moi avec son large sourire, celui-ci ne veut plus dire "dis-moi qu'il y a un truc tout dur sous ce pantalon" ni même "ça va, tout se passe bien dans ton département ?" mais plutôt du genre, "je t'ai à l'œil, au moindre faux pas tu es mort". Je ne bande plus du tout lorsque la sous-cheffe passe près de moi. Il se trouve que lors de la dernière révision budgétaire, celle de la première quinzaine de mai, la voluptueuse Laurence Bongrain a constaté que la rentabilité de la librairie n'était pas à la hauteur des objectifs. Une telle défaillance peut avoir plusieurs conséquences : elle peut freiner la progression de Bongrain dans l'organigramme du magasin, et sa montée irrépessible vers le sixième étage, l'étage de la direction générale et, par transitivité, bloquer mon propre avancement, retarder ma prise de fonction officielle à la tête de "L'Entretemps", la librairie mythique du magasin. Depuis quelques semaines, je sens bien qu'elle ne me regarde plus comme un amant, mais plutôt comme un coût. Ça n'aide pas à l'endormissement.

L'avantage, avec ce nouveau somnifère Nuitador, que je teste, c'est que mes rêves ne sont pas désagréables. Je revis mes journées en y gommant les déconvenues. Par exemple, je suis capable de répondre à Laurence avec plus d'aisance et d'à-propos que dans la vraie vie. Voir en y ajoutant une pointe d'humour désinvolte. J'étais donc en train d'impressionner mon ex maîtresse avec mes analyses stratégiques lorsque la sonnerie a retenti. Elle a fait ce son horrible minéral. Je me suis tourné sur le côté car le sang commençait à affluer dans ma tête. Sans parler des odeurs de pieds. Je me suis mis à écouter plus attentivement. Le haut-parleur était branché et on entendait une respiration rauque remplir la chambre. C'était le bruit de respiration d'un fumeur, ou d'un alcoolique peut-être. La voix répéta mon prénom et là, j'ai soudain réalisé que je la connaissais. Je connaissais cette personne, cela ne faisait aucun doute. Mon cœur s'est mis à battre fortement. Je ressentais une familiarité immédiate, un sentiment de proximité instinctive, avant même de pouvoir mettre un nom. Et cela foutait les jetons.

— Dario, c'est toi ? insista-t-il.

— Le ton était pressant.

— Oui, dis-je de manière plus posée. J'étais maintenant tout à fait réveillé.

— C'est moi ! hurla-t-il. Quel que soit la personne, elle se sentait visiblement sauvée.

— Hein ?

— Moi, Sylvain !

J'ai laissé passer un blanc, pour gagner encore un peu de temps et continuer de fouiller dans ma mémoire.

— Euh... Sylvain, répétais-je maladroitement.

Le seul sylvain qui me venait en tête était Sylvain Bakélé, le responsable de la sécurité du Bon Marché. Son numéro figure en bonne place dans mon répertoire prioritaire, le répertoire où figurent les numéros de ceux qui peuvent m'appeler jour et nuit en cas d'urgence. Il y a là Sylvain Bakélé, Monsieur Sreff le correspondant de chez *Tiepolo*, ou encore Adrien Monié, l'ilotier du quartier, le gars qui joue au petit chef. Il s'agit surtout d'une obligation professionnelle pour des employés de mon niveau hiérarchique. Une directive a été pondue dans ce sens il y a trois ans, à la suite d'un attentat chez Castorama : trente employés et cent-soixante clients soufflés. Pour une perte sèche de huit millions. Depuis, toutes les grandes enseignes se sont dotées du même plan d'urgence, dit plan "Cocotte Minute", du nom de ces ustensiles de cuisine utilisés lors de cet attentat. En cas d'attaque en dehors des heures ouvrées, le responsable de la sécurité doit être en mesure de joindre les chefs de service dans les quinze minutes suivant l'alerte. Heureusement, Bakélé n'a jamais eu à m'appeler.

Mais Sylvain Bakélé n'a pas du tout cette voix. La sienne est plus haut perchée et a un côté chantant qui ne cadre d'ailleurs pas du tout avec sa fonction (mais c'est une autre histoire). Mais qui était-ce alors ?... Et là, mes synapses se sont soudainement connectées. Cette voix familière et le prénom qui m'était donné ont fait sens. Cela venait de loin, cela venait de l'adolescence, mais c'était imparable : Sylvain !

— Sylvain ! me suis-je écrié.

— Écoute, m'a-t-il coupé, sans me laisser savourer mon triomphe. Je n'ai pas beaucoup de temps, il faut vraiment-absolument que je te parle s'il te plaît-ça-ne-rigole-pas-là Dario tu m'écoutes ?

— Sylvain... !!

— Allez Dario, tu es le seul sur lequel je peux compter Dario s'il te plaît bon sang.

— Sylvain ! ?

— Nom de Dieu de merde Dario, réponds quelque chose et dis-moi que tu es ok enfin-tu-ne te-rends-pas-compte...

— Sylvain Ferrer.... Ai-je répété dans le vide.

La discussion n'est pas allée plus loin. Sylvain m'a arraché le rendez-vous en refusant de m'expliquer de quoi il retournait, ni comment il avait mis la main sur mon numéro (je n'habite pourtant ici que depuis un peu plus d'un an).

— Le *Frog Library*, a-t-il tranché. C'est à deux pas de chez toi....

Le téléphone raccroché, je me suis remis à l'endroit dans le lit. J'ai retrouvé mon oreiller et glissé mes mains sous ma nuque, regardé le plafond strié de bandes orange, et j'ai murmuré « Sylvain... », puis encore une fois « Sylvain... » en moi-même, pour essayer de donner un peu de consistance à un être que j'avais rangé depuis longtemps au fond du tiroir du bas de la commode de mes souvenirs.

Quelques heures plus tard, c'est la radio qui s'est allumée, propageant dans tout l'appartement, grâce aux enceintes connectées, les voix des animateurs matinaliers, et électroniques. Je me suis levé avec difficulté, aussi courbaturé que si j'avais parcouru un marathon. L'espace d'un instant, je me suis demandé si je n'avais rêvé ce coup de fil nocturne, si le Nuitador n'avait pas merdé et généré des rêves déviants (cela arrive parfois, comme cette fois où je me suis retrouvé à parler à un lion). La possibilité d'avoir inventé l'appel de Sylvain était d'autant plus forte qu'il m'arrive assez souvent de rêver de mes années de lycée. En général, c'est quand je ne suis pas sous médicaments. Car ces rêves sont tout sauf

des rêves de gloire. Ils sont un rappel non sollicité d'une époque que je trouve assez vermoulue (je crois l'avoir déjà écrit dans ce journal, non ?). Maman, Thiago et moi avons quitté l'Isère comme des romanos, et débarqué en région PACA comme des Algériens. Quand je revis ces années – je peux les appeler les années Sylvain d'ailleurs –, que je sois endormi et tout à fait éveillé, alors me remonte dans la bouche un sale goût acide. C'est l'amertume de la culpabilité. Parce que, même si c'était nécessaire à mon équilibre de mettre les voiles, j'ai un peu l'impression d'avoir planté tout le monde en montant à Paris. Et cela ne concerne pas que mon vieux compère ébouriffé de l'époque. Cela englobe aussi Maman (alors qu'elle avait jeté l'éponge avant moi) et Thiago, bien sûr (alors qu'il y a trouvé un destin de fils préféré). Ils ont tous disparu progressivement dans mon rétroviseur. Mais qu'est-ce que je fous à ressasser cette époque, c'est débile. Ce n'est pas de ça que je voulais te parler aujourd'hui. Je n'arrête pas de digresser. C'est toujours comme ça ici. Je parle d'un truc qui m'est arrivé pendant dans la journée (c'est tout de même le principe du diary) et bim je me mets à remonter le cours du temps. Et quand je dis remonter le cours du temps je veux souvent dire remonter la route Napoléon. Mais ça c'est une autre histoire. Bon bref. Encore dans le gaz, j'ai tenu à m'assurer que cette reprise de contact nocturne et non sollicitée était bien réelle. J'ai consulté le journal des appels. Un numéro m'avait bien appelé à deux heures trente, un numéro inconnu qui était quand même passé à travers le système de protection anti-phishing. Cela ne pouvait être que lui.

En attendant, j'avais dû me rendormir comme un gros steak, car il était déjà huit heures trente et je démarrais ma journée à dix heures. Je devais donc m'activer car, entretemps, j'avais mon petit rendez-vous galant. Je me suis glissé rapidement sous la douche. J'y suis resté un long moment. J'adore le pommeau large que je me suis acheté récemment ; Il me procure l'impression que mon studio est devenu la chambre d'un grand hôtel. L'impression de standing vient parfois se nicher dans petites choses comme un pommeau de douche. Cadre encore jeune et bénéficiant d'un contrat longue durée, j'ai pu m'installer dans ce qu'on appelle une zone sécurisée, c'est-à-dire à bonne distance et à quelques checks point de la première zone précaire, ces véritables coupe gorge où l'on est reversés dès qu'on n'a plus d'emploi. Je suis au chaud ici, mais on ne peut pas dire que mon appartement envoie du rêve. Ça viendra plus tard. Un peu de patience bonhomme. Ensuite, je me suis essuyé lentement tout en m'observant dans le miroir. La buée met toujours du temps à disparaître. J'aime la voir perdre

du terrain sur la surface de la vitre après que j'ai ouvert la petite fenêtre lucarne. Quand elle s'en va, quand mon image apparait finalement dans la glace, c'est un sentiment de victoire bien agréable.

Ensuite, j'ai expédié ma boisson arôme café (le goût du passé, sniff), debout au bar américain de mon petit salon – un autre signe de distinction que j'apprécie – et j'ai claqué la porte du studio. Dans l'escalier, j'ai subitement ralenti mon pas car j'entendais celui d'un autre locataire, sans doute Madame Gutierrez ma voisine du dessus, au niveau du dessous. Le matin, ça me saoule de faire la causette avec les voisins. Alors j'ai attendu qu'elle fut disparue dans le sas de l'immeuble, puis je suis sorti à mon tour. En face de chez moi, il y a le garage à vélo électrique de la municipalité. Plus personne n'a le droit d'avoir son propre vélo (d'ailleurs on n'en vend plus), comme ça ils peuvent flicker nos déplacements les salauds. Chaque matin, mes gestes s'enchainent avec la régularité d'un métronome. Parfois, il me semble que mon corps pourrait trouver son chemin même si ma tête était coupée. J'ai enfourché le vélo et dévalé la rue Tolbiac en roue libre. Je sais je l'ai déjà dit ici, mais c'était grisant d'avoir les cheveux dans le vent et de traverser ce quartier aux immeubles aux allures encore assez modernes. Oui, sentiment de puissance et de maîtrise. Après, le pont grillagé qui domine la petite voix ferrée désaffectée, j'ai bifurqué sur la gauche et longé la Grande Bibliothèque, vers l'Ouest. J'aime ce bâtiment et l'esplanade autour. C'est un endroit qui me donne foi en l'avenir. Et puis, de temps en temps, je prends un billet pour une séance de cinéma au MK20 et je pénètre alors dans un univers qui, avec ses magasins de produits culturels, ses petits cafés trendy, me confirme mon appartenance à l'élite de ce pays, ce que, le manager de librairie que je suis, apprécie fortement. Chaque matin, derrière l'immense esplanade de la bibliothèque apparaît le grand soleil blanc. Il n'y a plus guère de nuages au-dessus de la ville et le spectacle est magnifique, appréciable dans la fraîcheur de l'air du matin. À cette heure-ci, les grandes chaleurs ne se sont pas encore abattues sur la capitale. Ensuite, j'ai pédalé à toute allure sur la piste cyclable ; je suis passé le long des grillages de protections, au-delà desquels sont alignées les tentes de ceux, population sans statut véritable, qui ont réussi à s'incruster un temps en zone sécurisée sans se faire déloger. On les appelle les *tentérés* entre nous. Régulièrement, la police évacue les campements et emmène les habitants nomades en dehors de la ville. Puis d'autres reviennent. Ou les mêmes, je ne sais pas. Je sentais les muscles de mes cuisses